

Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure;
 Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
 Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
 Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
 Avoir pour deux méchants une âme si crédule.
 Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
 Et subornés par vous, et subornés par lui :
 Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
 Doit-on quelque croyance à des âmes si noires?
 Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et, je le voi,
 Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère;
 Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
 A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
 Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
 Quand ils vous accusaient je les croyais bien moins.
 Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
 Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
 La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
 Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
 Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
 Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
 Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
 Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
 Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
 J'emprunte du secours, et le fais hautement;
 Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
 Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
 Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
 Quelles vertus il faut à la suite des rois.
 Cependant, si le prince est encor votre frère,
 Souvenez-vous aussi que je suis votre mère;
 Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
 Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

Araspe rentre.

Et vous, madame,
 Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
 Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
 Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
 Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?
 Douté-je de son crime ou de votre innocence?
 Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
 Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
 Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
 Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
 Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
 Il en reste toujours quelque indigne mémoire
 Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
 Combien en votre cour est-il de médisants?
 Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,

Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II. — PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE, ARASPE.

GARDES.

ARSINOÉ.

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui!
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles!
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grâce...

NICOMÈDE.

De quoi, madame? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes;
Les voilà tous, madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, seigneur; il n'est point criminel.

S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique;
Qué ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité:
Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui:
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
S'il a taché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter:
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
Vous le savez, seigneur; et pour reconnaissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous:
Mais tout est excusable en un amant jaloux;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat! que peux-tu dire?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,

Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale;
 Que par mon propre bras elle amassait pour lui
 Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
 Par quelques sentiments qu'elle aie été poussée,
 J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée;
 Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
 Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
 Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
 Et pour son intérêt vous faire souvenir
 Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
 Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice:
 Tous deux l'ont accusée; et s'ils s'en sont dédits
 Pour la faire innocente et charger votre fils,
 Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
 Après s'être joué d'une personne auguste.
 L'offense une fois faite à ceux de notre rang
 Ne se répare point que par des flots de sang:
 On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
 Il faut sous les tourments que l'imposture expire;
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal
 A la légèreté d'un esprit déloyal.
 L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
 S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOË.

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité
 Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
 Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
 Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
 Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt!
 Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
 C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
 Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas:
 Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
 Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
 Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,

Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
 Soulever votre peuple, et jeter votre armée;
 Dedans les intérêts d'une reine opprimée;
 Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
 Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
 Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
 Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
 C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
 S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
 La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
 Et c'est là proprement le partage des femmes.
 Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon;
 Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
 A ce dernier moment la conscience presse;
 Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse;
 Et ces esprits légers, approchant des abois,
 Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOË.

Seigneur...

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
 A leur juste supplice obstinément s'oppose;
 Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
 Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

ARSINOË.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;
 Quand je le justifie, il me fait criminelle.
 Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
 Et mon éloignement remettra son esprit;
 Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
 Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
 Je ne demande point que par compassion
 Vous assuriez un sceptre à ma protection,
 Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
 Vous partagiez entre eux la puissance royale:
 Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
 C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
 Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
 Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre;
 Et sur votre tombeau mes premières douleurs
 Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah! madame!

ARSINOË.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
 Par vos derniers soupirs clora ma destinée;
 Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
 Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
 Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
 De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
 C'est que chez les Romains il retourne achever
 Des jours que dans leur sein vous fîtes élever;
 Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
 De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
 Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
 Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux :
 Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
 Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
 Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
 De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
 Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
 Qu'en tire Antiochus et qu'en reçut Carthage.
 Je me retire donc afin qu'en liberté
 Les tendresses du sang pressent votre bonté;
 Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
 Un prince que j'estime indignement m'offense,
 Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
 Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III. — PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.
 Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
 Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
 Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.
 J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle;
 Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
 Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
 Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
 J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,

Être père et mari dans cette conjoncture...

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
 Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
 Un véritable roi n'est ni mari ni père;
 Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez,
 Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
 Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
 Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
 Combien en me perdant elle espère gagner,
 Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat! puisque tu me l'ordonnes;
 Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes :
 Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi;
 Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
 Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
 Je vous demanderais le loisir d'y penser :
 Mais enfin, pour vous plaire et ne pas l'offenser,
 J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
 A vos intentions, et non à vos paroles.
 A ce frère si cher transportez tous mes droits,
 Et laissez Laodice en liberté du choix.
 Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'âme!

Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme!
 Tu la préfères, lâche! à ces prix glorieux
 Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!
 Après cette infamie es-tu digne de vivre?

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
 Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
 Par qui tous ces États aux vôtres sont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédé-je à mon frère en cédant vos États?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire:
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aïnesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice

De votre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos États à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare:
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,

Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
Et demain...

SCÈNE IV. — PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE,
FLAMINIUS, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère:
Le sénat, en effet, pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale:
Je le fais roi de Pont et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage:
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;
Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMÈDE.

Vous m'enverrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.

Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore:
La route en est mal sûre, à tout considérer:
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le ramène, Araspe; et redoublez sa garde.

A Attale.

Toi, rends grâce à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.
Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

SCÈNE V. — FLAMINIUS, ATTALE

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.

Je l'avouïrai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent.
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ;
En vous qui la privez d'un si cher protecteur ;
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours ;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre,
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourrait-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devint contraire :
Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servait auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
Son amitié pour vous lui faisait cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos désirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce serait mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part ;
Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire.
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas ; elle hait Nicomède :
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis ;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis :
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que, perdant son appui, vous ne sèrez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien,

SCÈNE VI. — ATTALE.

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
 Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
 Ah! ce titre à ce prix déjà m'est importun:
 S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
 Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
 Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
 Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
 Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
 Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
 Que leur vaine amitié cède à leur politique,
 Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
 Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre:
 Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
 Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,
 Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
 Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
 Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
 Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
 Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
 Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
 A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
 Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer:
 Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
 Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
 Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
 Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,

T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOË.

Eh bien! soit, je veux qu'elle se rende:
 Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
 Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
 Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
 Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
 Et refusera-t-elle à son ressentiment
 Le fer ou le poison pour venger son amant?
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie!
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
 Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
 Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
 Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête;
 Et leur guerre est trop juste après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
 Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
 Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
 Que leur empire seul demeure indépendant.
 Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage
 Détruire Antiochus et renverser Carthage.
 De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
 Et cède à des raisons que je ne puis forcer.
 D'autant plus justement mon impuissance y cède,
 Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.